

Château d'Oron

La légende de la Dame verte

Ne pas emporter
cette fiche

En ce temps-là, on pouvait mourir d'amour...

Il faut reconnaître qu'on n'aime pas beaucoup les amours tranquilles. Les amants fidèles jusqu'à la mort font quelque peu sourire les désabusés, lesquels, par leur faute, n'arrivent pas à être heureux.

Lorsque le Baron d'Oron et sa femme bien-aimée se sentirent partir sur les ailes de l'ange noir de la peste, ils confièrent la toute petite Péronnette au vieil intendant et à sa soeur, vieille fille, que les gens d'alentour qualifiaient de trésor d'amour non réclamé. Ce vieux couple, retiré dans le château, avait servi le Baron dès sa jeunesse. Ainsi, la petite était aux mains de celle qui n'avait point connu l'amour, qui n'avait point enfanté, qui trouvait pourtant les gestes et l'adresse que toutes les mères du monde ont depuis le fond des âges, comme de couvrir de baisers ce petit paquet de tendresse et d'innocence. Ainsi, dans leurs vieux jours, l'intendant et sa soeur eurent la joie de tenir un enfant dans leurs bras. Les ans ont passé comme la rivière qui coule dans le ravin voisin. La petite a grandi en sagesse, en stature et en grâce. Maintenant, elle est belle comme une aurore de printemps, bonne comme miel de bruyère et rose comme fleur de pommier. On l'aime, on la regarde passer dans sa robe verte à liserés d'argent. Et les manants se disent l'un à l'autre: « Voici notre Dame verte qui passe. La couleur de sa robe s'accorde si bien avec la couleur de ses yeux. »

Lorsqu'elle devient majeure, les officiers du Suzerain la mettent en possession de la Baronnie et du Château. Avec ceux qu'elle appelle père et mère, elle vit des jours heureux, faisant l'apprentissage de la responsabilité et de la bienveillance, attendant, dans la vertu comme il se doit, la venue d'un bien-aimé. Viendra-t-il, ne viendra-t-il pas ?

Parfois, elle se prend à rêver. Ce premier amour pour un inconnu, cette lumineuse flamme de mai qui éclaire ces yeux verts. Il sera beau, il sera fort.

Quand il la prendra dans ses bras, il lui fera presque mal. Partager ses jours avec l'être qu'on aime, connaissez-vous quelque chose de plus doux ?

Voilà ce à quoi rêvent les jeunes filles.

L'être à aimer se présente un jour de grand vent, venant on ne sait d'où. Poliment, il demande l'hospitalité. Gaudibert est naturellement beau, naturellement sage et naturellement pauvre. Fils cadet, le frère aîné ayant tout hérité, il doit faire sa fortune lui-même. Evidemment, il aurait pu s'engager dans les armées des princes étrangers. Etant noble, on lui aurait donné un commandement. Mais il n'aime pas la guerre. Il préfère partir de chez lui, la vielle sur le dos, l'aventure en tête, la poésie et l'amour au coeur. Il chante incognito sur les places des villages, il conte histoires et fabliaux, légendes des rois antiques, tout ce qui s'apprend de bouche à oreille. Il enchante les grands et les petits, sa voix résonne, superbe, à la messe et aux vêpres, au point que les assistants et les enfants de chœur se taisent pour l'écouter. Sur le parvis, disciple du Jongleur de Notre-Dame, il fait des tours qui transportent les manants dans le merveilleux domaine de l'impossible. On le fit entrer au château et, lorsqu'il voit la maîtresse du lieu, il a ce frisson qui ne trompe pas.

L'amour, tant de fois chanté pour les autres, fait le reste pour lui-même. Il se dit: «C'est celle-là et pas une autre». Péronnette aux yeux verts voit Gaudibert et se dit: «C'est celui-là et pas un autre».

L'amour ne va pas par quatre chemins. Le bel errant fait connaître aux vieux parents sa noble origine, et leur avoue sa pauvreté. Il a du scrupule d'aimer une jeune fille riche alors qu'il n'a pour tout bien que lui-même. Péronnette, elle, pense que l'amour n'a pas de prix et Gaudibert vaut plus que n'importe quelle richesse. L'argent ne préoccupe pas beaucoup ceux qui s'aiment. Après que l'Oncle évêque ait appelé la bénédiction et la protection de Celui qui inventa l'amour sur les nouveaux époux, ces derniers vivent une inoubliable «lune de miel». Le vieil intendant et sa soeur partagent la joie de leurs enfants, heureux de savoir que celle qu'ils chérissent ne sera pas seule lorsqu'ils auront quitté ce monde.

Le bonheur dure peu sur la terre. La fatalité, cette grande jalouse, avec le destin, sa complice, n'aime pas voir les humains heureux et rend encore plus brèves les félicités déjà brèves

Un matin, alors que Péronnette dort encore, Gaudibert part faire un temps de galop du côté des forêts et des marais de la Glâne. Un paysan matinal l'a vu près du Pont de la Pierraz, être rejoint par un mystérieux inconnu monté sur un cheval noir. Ils ont disparu tous deux derrière les saules qui bordent la petite rivière.

Puis... plus rien. La journée passe, la nuit tombe et personne ne revient au Château.

Comme des papillons noirs, de sombres pressentiments lancinent le coeur de Péronnette rongé de soucis. Sans rien dire à âme qui vive, la jeune femme selle son cheval. Simplement vêtue de sa robe verte, elle part à la recherche de celui qu'elle chérit le plus au monde, dans une nuit que la lune ronde transforme en sombre jour bleuté. Elle s'enfonce dans le mystère et ... seule sa monture revient au château.

Que s'est-il passé ? Où a-t-elle erré ? Est-elle tombée, sa jolie tête ayant heurté une branche basse ? A-t-elle appelé, a-t-elle prononcé ou crié le nom bien-aimé ?

En réalité, lasse d'avoir tant cherché, d'avoir tant pleuré, tombant de fatigue et dans un sanglot de désespérance, elle s'est endormie pour ne plus se réveiller, parmi les reines des prés et les boutons d'or...

Quand je vous disais qu'on pouvait mourir d'aimer . Les marais et les fourrés de la Glâne gardent jalousement leurs secrets et leurs mystères. Pas plus qu'on ne retrouva le corps du bien-aimé, on ne retrouva celui de Péronnette. A leur tour, le vieil homme et sa soeur attendirent en vain ceux qu'ils ont toujours considérés comme leurs enfants, avalés dans le néant.

Dans sa sagesse, au plus profond de son chagrin, le vieux murmura: «Sire Dieu, réunis sans faute, où qu'ils se trouvent, ceux qui s'aiment» .

Depuis ce temps-là, ceux qui savent lire entre les lignes, qui pensent entre les idées, qui regardent au-delà de ce que les yeux aperçoivent, ceux qui ont l'oreille assez fine pour entendre une ombre qui passe, voient dans un tout fin brouillard de rêverie, celle que, depuis lors, on nomme la Dame verte.

Elle se promène de chambre en chambre, sans faire plus de bruit qu'un jour qui se lève. Sur la pointe de ses pieds jolis, elle passe. Elle sourit en regardant un moine de passage ronfler, la bouche ouverte, dans la chambre du prieur. Sans le vouloir, elle fait craquer une lame du plancher en se rendant dans la cuisine déserte où l'on sent encore la graisse et la cendre froide. Elle n'a pas faim. Vous savez bien que les âmes errantes se nourrissent des rêves des vivants. En faisant bien attention, on voit bouger le lin de la quenouille. Il vous semble avoir vu le rouet faire un tour, un rideau trembler devant la fenêtre. Dans la bibliothèque, soudain une page d'un livre ouvert se tourne toute seule et l'on croit entendre deux notes à la harpe du salon musique.

Par les soirs de grand vent, elle se réfugie dans la tourelle, d'où elle croit voir encore apparaître celui qu'elle attend. Par les nuits claires, elle s'en va, aérienne et légère, parmi les bouleaux, les aulnes et les églantiers, faisant bouger les fleurs et les épilobes des forêts humides. Au solitaire qui cherche vainement le tendresse, elle se laisse apercevoir dans sa robe verte et ses blonds cheveux dénoués. Elle lui apparaîtra, vision immatérielle et argentée, dans un rayon de lune. Puis elle rentrera au Château et dans l'imagination de ceux qui voient avec le coeur d'où personne ne l'en pourra chasser, pas même les incrédules.

On raconte qu'elle secoue les loquets et les poignées de portes.

A ceux qui croient ça, grand bien leur fasse ! ...Je sais, moi, que c'est faux.

Elle est trop bien élevée pour réveiller ceux qui rêvent.